

JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,
Rue de Lorraine, 13,
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

Tous les ouvrages français et étrangers
dont il est envoyé 2 exemplaires sont
annoncés dans le journal.

PARAISANT LE DIMANCHE

INSERTIONS :

Annonces 25 Cent. la ligne
Réclames 50 id.

On traite de gré à gré pour les autres insertions

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue L.-J. Rousseau, 3, et chez M. St-Hilaire, éditeur de musique du Conserv. Imp. et directeur du Comptoir général des compositeurs, rue du F. Poissonnière 10
A Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours,
à l'AGENCE-DAIGOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

ABONNEMENTS :

Un An 12 Francs.
Six Mois 6 id.
Trois Mois 3 id.

POUR L'ÉTRANGER les frais de poste en sus.

Les abonnements comptent du 1^{er} et du 15 de chaque mois et se paient d'avance

Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

Monaco, le 12 Mars 1865.

NOUVELLES LOCALES.

Jeudi, à quatre heures du soir, M. le Chanoine Joffredy, curé de l'église paroissiale de Monaco, a succombé à la douloureuse maladie, qu'un instant on avait cru pouvoir vaincre. Les regrets universels et les larmes de toute une population ont accueilli la nouvelle de la fin du saint prêtre.

S. A. S. le Prince Charles III, voulant donner au vénérable pasteur une dernière preuve de Son estime et de Son attachement, est allé le visiter peu de jours avant sa mort.

M. le Chanoine Joffredy est né à Monaco en 1803. Il avait donc 62 ans. Successivement vicaire à Monaco, directeur du collège qu'il avait fondé dans cette ville, puis aumônier de la place, devenu enfin curé de la paroisse de Saint-Nicolas, d'une intelligence supérieure, toujours simple et bon, généreux et charitable à l'excès, il laisse un nom qui sera longtemps béni des petits et des pauvres.

Qui sait si la maladie qui l'a emporté n'est pas due à une imprudence sublime de son zèle chrétien? C'est ce que la population répète d'une commune voix : aussi entend-on partout ces mots : le père des pauvres n'est plus!

Durant la journée de vendredi, M. le Chanoine Joffredy a été exposé dans la chapelle de la Miséricorde.

Les obsèques ont eu lieu hier samedi. Toutes les classes se sont spontanément confondues pour ac-

compagner le regrettable curé à sa dernière demeure.

Les enfants des Ecoles, la Confrérie des Pénitents, un non breux clergé parmi lequel on remarquait M. l'Abbé Theuret, aumônier du Prince et les curés des paroisses voisines, auxquels s'étaient joints des religieux du couvent de Laghet, précédaient et suivaient le corps du défunt, qui selon une antique coutume, était porté à visage découvert, revêtu de ses habits sacerdotaux.

Une compagnie de Garde Nationale formait la haie.

S'avançaient ensuite les Marguilliers et la famille; puis venait deux Aides-de-Camp de S. A. S.

Enfin marchaient en rangs pressés toutes les notabilités, en tête desquelles on voyait Son Exc. M. le Gouverneur Général, la Magistrature, les Fonctionnaires et plusieurs employés de la Société des Bains.

Après avoir parcouru les principales rues de la ville, le cortège se rendit à l'église cathédrale, tendue de draperies funèbres, où la messe de Requiem fut solennellement chantée, au milieu d'une affluence considérable dont l'émotion était visible.

L'absoute achevée, le corps a été descendu dans le caveau destiné à la sépulture du clergé de la Principauté.

A. MARCADE.

Aux nombreuses célébrités artistiques et littéraires qui sont venues, cet hiver, se réchauffer au soleil de Monaco, nous pouvons ajouter aujourd'hui le nom d'Ernest Reyer, l'heureux auteur de la *Statue*, d'*Erostrate*, et du *Sélam*. La charmante villa de la Colombe compte un hôte distingué de plus.

n'y est pas encore trop chère, les frais de premier établissement ne seraient pas énormes. Assurément, dans ce pays merveilleux, un homme intelligent et comprenant la situation en tirerait un grand parti et s'enrichirait en peu de temps; s'il en est un qui veuille tenter l'aventure, il peut venir me consulter; je lui donnerai de vive voix tous les renseignements qui ne peuvent trouver place ici.

Pendant que l'on construirait ces petits temples dédiés au plaisir et au far niente, le chemin de fer s'achèverait: il fonctionnera dans dix-huit mois ou deux ans. Alors on aura tout à la fois pour clientèle les habitants de la nouvelle ville qui s'élève et tous ces étrangers, riches et oisifs, qui résident à Nice et s'y ennuyent à périr. Nice est la plus triste des cités, aucune distraction n'y est possible et la vie s'y écoule avec une étonnante monotonie: on n'a même pas la ressource, pour tuer le temps, de faire des ricochets dans le Paillon, cette rivière absurde, desséchée presque toute l'année et qui ne sert, me disait Alphonse Karr, qu'à faire sécher le linge. On comprend quel empressement les pauvres âmes en peine qui errent dans les rues de Nice par o. donance de médecin mettront à venir se récréer à Monaco, quand elles n'en seront plus séparées que par une distance de vingt minutes.

La plupart des personnes riches préfèrent la voiture

Nous avons appris, non sans étonnement, que quelques honorables habitants de la Principauté s'étaient émus d'une phrase de *Figaro en voyage*. Nous avons ne pas comprendre cet excès de susceptibilité, car nous connaissons la manière du spirituel et satirique journal, dont la devise est celle de Thalie, la muse de l'antique comédie: corriger les mœurs en riant.

Toutefois, les plaintes de ceux qui se sont crus blessés par une épithète trop empressée d'accourir sous la plume mordante de *Figaro*, font honneur à la fierté de leur caractère. Qu'ils se rassurent: nous pouvons affirmer que telle n'a pas été la pensée de M. de Villemessant. Il s'est dit, en vrai artiste, que cultiver des orangers, c'est se livrer à la plus douce distraction; que faire la cueillette des olives, c'est un métier charmant, et, comme les Parisiens en voyage entrevoient la nature au travers des décors de l'opéra comique, il s'est peut-être représenté les Monégasques couchés sur l'herbe comme les bergers de Watteau et de Bouche; ou, comme ceux de Virgile, chantant les louanges « du Dieu qui leur a fait ces loisirs. »

Il n'en est pas ainsi: de ce qu'il reste quelque chose à faire dans la Principauté, il ne s'en suit pas que rien n'ait été fait; de ce que les jardins potagers, le rêve de M. de Villemessant, qui fera, à ce qu'il paraît, comme Dioclétien, ne sont pas nombreux encore, s'ensuit-il qu'on n'en créera pas? — Si les arbres, comme on l'a prouvé, donnent une rente assurée, sans aucun besoin de capitaux et sans le

découverte au chemin de fer: leur goût sera probablement satisfait. On parle beaucoup d'une route côtoyant la mer. Par cette voie nouvelle le trajet ne serait qu'à une heure. La France s'est engagée par traité à la faire dans un bref délai, elle l'a commencée, elle ne le termine pas: que Monaco n'oublie pas que de cette communication directe avec Nice dépend en grande partie sa fortune, puisqu'elle n'aura un public de choix, sans cesse renouvelé, qu'après l'entier accomplissement de ces travaux essentiels.

Je reviens à la maison de M. Griois dont je suis sorti un instant.

Comme le marbre, et le marbre de Carrare s'il vous plaît, est meilleur marché là que la pierre chez nous, on en a mis partout et vous marchez sur des mosaïques polies et chatoyantes.

Chaque petit appartement a sa chambre, son cabinet de travail, son cabinet de toilette et sa terrasse dont les rampes sont en marbre blanc. Il y règne une simplicité opulente, ce vrai luxe qui est l'heureuse alliance de la richesse et du goût.

Autour de la maison poussent en pleine terre des cactus dont les énormes branches ont l'air de candélabres: quand on voit ces arbres superbes, comme on prend en

FEUILLETON DU JOURNAL DE MONACO.

FIGARO EN VOYAGE.

Suite (*)

Il y a dans les cafés et restaurants de Paris des garçons jeunes, intelligents, désireux de parvenir, qui cherchent quelque chose à faire et ne trouvent rien. Qu'ils aillent au nouveau Monaco, avant qu'il ne soit devenu une ville — ce qui ne tardera guère. Ils pourront s'y établir avantageusement et je leur garantis le succès. Ce qu'il faudrait y créer, ce serait non un hôtel, mais un cabaret au bord de la mer, quelque chose d'analogue à ce que les Marseillais appellent la *Réserve*, où l'on ne mangerait que trois ou quatre plats, mais excellents, des plats spéciaux tels que la bouillabaisse; il devrait s'y trouver une quantité considérable de cabinets et une excessive propreté y tiendrait lieu de luxe. Du sapin verni et du couil, voilà tout ce qu'il faudrait pour meubler pittoresquement ces chalets-restaurants, et comme la main d'œuvre

(*) Voir le Journal de Monaco des 26 février et 5 mars.

CHRONIQUE BELGE.

secours d'un travail assujétissant, faut-il les déraciner pour courir la chance d'entreprises aléatoires qui demanderaient beaucoup d'argent et un travail absorbant ?

Et puis, avec les chemins de fer, les contrées qui ont, donnent à celles qui n'ont pas; avec ce transport incessant des choses nécessaires à la vie, les pays qui ne peuvent produire certaines denrées qu'au prix de grands sacrifices, font bien de demander au commerce leur approvisionnement.

Avec les nombreux travaux ouverts dans la Principauté et à ses portes, tous les bras valides sont occupés et l'aisance règne partout. Que de petits états en Europe, où la fortune publique s'est largement développée, ont commencé comme Monaco.

Les Monégasques sont fiers de leurs glorieux enfants qui ont servi avec tant de distinction dans les armées de France et d'Italie, et qui sont revenus dans leurs foyers, portant sur leur poitrine des décorations obtenues sur les champs de bataille. Plusieurs d'entre eux sont arrivés aux plus hauts grades militaires.

Emmanuel Gonzalès, dans la république des lettres, le ténor Lefranc, dans les arts, sont l'orgueil de leur pays.

Un petit peuple, qui a vu sortir de son sein un si grand nombre d'hommes honorables et distingués, a le droit de se montrer susceptible; mais s'il mérite d'être loué, il ne peut oublier que la louange n'a de prix que si une critique, même contestable, peut se poser librement à côté d'elle.

AUGUSTE MARCADE.

pitie les cactus microscopiques dont s'enorgueillissent nos étagères et qui sont à ceux-là ce qu'est Tom-Pouce au colosse de Rhodes !

Je me promenais en veste de basin dans ce jardin délicieux, sous les orangers en fleurs, au bord de la mer murmurante, quand on m'apportait mon courrier où je lisais invariablement qu'à Paris il faisait froid, pleuvait et neigeait. Comme ces descriptions m'engageaient à revenir ! J'espérais toujours qu'il m'arriverait une dépêche à peu près conçue en ces termes nègres : — *Figaro supprimé pour article trop gai. Vous interné à Monaco. Pus bouger. A quoi j'aurais aussitôt répondu : — Moi enchanté. Moi faire venir famille. Moi fonder caboulot, gagner gros argent, plus faire journaux, moi bien content.*

En feuilletant un magnifique album placé sur une table du salon de M. Griois, je tombe en admiration devant le dessin d'un superbe palais. Je ne croyais pas qu'il pût exister quelque part un édifice d'une si grandiose magnificence et je m'aperçois bientôt que ce n'est en effet qu'un projet, celui du temple de Salomon que Vriès, plus connu sous le nom de docteur noir, devait ériger dans les Champs-Élysées. — N'épargnez rien, avait dit le célèbre illuminé à son architecte, M. Godineau, qui, en effet, n'avait rien épargné sur le plan que j'avais devant les yeux.

Cependant, avant de dresser ce devis babylonien d'après les instructions de son client, l'architecte avait cru de son devoir de présenter quelques observations — avant son mémoire.

— Tout cela sera bien cher, avait-il dit, car vous employez le marbre à profusion, le marbre de choix, qui coûte 1,600 fr. le mètre cube.

A quoi le docteur avait répondu par ce mot sublime : — Qu'importe, si c'est la volonté de Dieu !

Vous comprenez bien que sous l'empire de la passion subite que m'a inspirée ce charmant pays, je ne pouvais me dispenser d'y acheter un terrain. Mais le marché n'était pas aussi facile à conclure que vous pourriez l'imaginer. Le terrain manque absolument à Monaco et on est réduit à en faire à coups de mine. Quand la poudre à canon a fait sauter des quartiers de rocs, on rapporte sur le sol aplani une mince couche de terre végétale :

Le carnaval de 1865 est bien mort, et il sera procédé à son enterrement à la mi-carême. On a, comme toujours, beaucoup ri et beaucoup dansé. Malgré tous les moyens qui ont été mis à contribution, on n'est pas parvenu à rappeler à la vie le carnaval des rues. Il repose bien en paix pour jamais, celui-là. Ce n'est pas moi qui chercherai à le ressusciter. A propos du carnaval, je dois vous signaler la fête dansante donnée par la Société du Commerce au Jardin Botanique. Vraiment, j'en ai vu rarement de plus belles à Bruxelles. Plus de trois mille personnes y ont pris part, y compris S. A. R. le comte de Flandre, les ministres de l'intérieur, des travaux publics et des affaires étrangères.

Les fortifications, paraît-il, procurent même des désagréments en temps de paix. Près de quatre cents gardes civiques se sont rendus, lundi dernier, à Anvers, pour visiter les fameux travaux. Cette expédition militaire, qui devait être une partie de plaisir, a fini, comme la retraite de Moscou, par une véritable débâcle. A peine arrivés à la station d'Anvers, nos malheureux gardes qui, pour la plupart, n'avaient pas encore déjeuné, se sont vus saisis par M. les officiers chargés de leur conduite et dirigés immédiatement vers les forts, par un temps épouvantable et des chemins recouverts de deux pieds de neige.

D'abord, on prit son mal en patience. On se flattait de la douce espérance qu'à la première halte, on allait trouver des guinguettes, des cantines où l'on pourrait se reconforter un peu. Illusion, chimère, les forts sont inhabités, vous y chercheriez plus vainement une croûte ou un verre de bière qu'un grain de plâtre dans un sac de farine. A trois heures de l'après-midi, les infortunés avaient visité trois forts, fait six lieues et retournaient dans Anvers moulus, brisés, trempés et transis à faire pitié. Quelques-uns même, plus maltraités encore que les autres se sont trouvés hors d'état de revenir le même jour. Tous ont juré, mais trop tard, qu'on ne les y prendrait plus !

toutes les cultures y réussissent à merveille.

M. Griois m'avait offert 66 mètres de terrain et avait accordé, à mon instance, trois mètres de plus : c'était tout juste de quoi bâtir une maison. Comme c'est un homme fort aimable et qui désirait vivement m'avoir pour voisin :

Bah ! me disait-il, si vous ne pouvez pas faire votre maison très large, vous la ferez très haute.

Dans le temps, il n'a peut-être pas payé le mètre 1 franc, ce même mètre qu'il ne donnerait pas aujourd'hui pour 25 francs !

Que faire ? J'étais fort perplexe.

Enfin, je me décidai à descendre dans une grande propriété appelée la Condamine, qu'un ingénieur de mes amis acheta il y a quelques années pour la diviser en parts et la convertir en hameau. C'est précisément à la même époque où Siraudin, qui rôde toujours un peu partout, vint à Monaco et y acheta de sept à huit cents mètres; comme le chemin de fer va traverser sa propriété, il vendra aisément 30 fr. ce qui lui en a coûté 6.

Pour vous donner une idée de la Condamine, qui a peut-être une trentaine d'arpents couverts d'orangers et d'oliviers, il faut vous dire que tous les ans il y a de vingt-cinq à trente mille oranges qui tombent et que l'on ne se donne même pas la peine de ramasser. On m'a montré un oranger qui en portait à lui seul 2,400 : on avait eu la curiosité et la patience de les compter.

C'est au cœur même de cette propriété que je me suis choisi un morceau, à mi-côte, 2,400 mètres, dont les deux tiers sont garnis de beaux orangers et l'autre tiers d'oliviers qui ont de 150 à 300 ans. Ce terrain, en attendant que j'y fasse bâtir, serait très commode pour les duellistes parisiens; on s'y battrait bien tranquillement, en prenant toutes ses aises, au centre d'un paysage admirable, sous un ciel d'une inaltérable pureté; et si, au dernier moment, l'affaire s'arrangeait, les pacificateurs auraient sous la main la branche d'olivier à offrir aux adversaires réconciliés; seulement il faudrait me payer ma branche et mes olives, car il faut que la terre rapporte.

Un beau jour, mes chers abonnés, quand je ne saurai plus quoi vous donner en prime, j'achèterai une récolte entière et je mettrai à votre disposition, pour un sou, de magnifiques oranges qui se vendent six sous à Paris. N'est-ce pas une bonne idée ?

Je me croirais vraiment coupable si je ne vous disais quelques mots du bazar de charité installé depuis quelques jours dans le magnifique hôtel de Madame la comtesse de Thiennes. Voici d'abord le fait : de nobles dames, qui unissent à la beauté du nom la bonté du cœur, se sont faites boutiquières; chacune d'elles à ses marchandises qu'elle débite dans les salons de l'hôtel. Vous comprenez que les amateurs sont nombreux, que les chalands se pressent, et que les gracieuses marchandes font de superbes profits pour les pauvres.

Quoique n'étant point nées pour tenir échoppe, ces boutiquières improvisées par la charité font leur métier à ravir. Tout en vendant à des prix relativement modérés, aux clients qui ne peuvent pas s'imposer de grands sacrifices, elles deviennent l'amateur qui tient à acheter peu et à payer beaucoup. C'est ainsi que l'une d'elles ose demander, sans rougir, dix francs pour un vilain cigare en feuilles de choux.

Vraiment, il se passe à cette gracieuse foire, des faits si charmants, que je ne puis résister, dussé-je être indiscret, au désir de vous en citer encore :

Madame de... tenant l'article pantoufles, disposait du temps que lui laissaient ses clients pour travailler à un ouvrage de broderie. Un charmant cavalier se présente à son comptoir, admire beaucoup d'objets qu'elle débite, et finit par lui dire que si la pièce que confectionnent ses élégantes mains était à vendre, il en donnerait un prix digne de l'ouvrage et surtout digne de l'ouvrière. — C'est un objet que je destinais à mon mari, répondit la charmante brodeuse, à mon mari qui est là et dont j'ai fait, comme vous voyez, un garçon magasinier capable. Comme il est toujours mon mari, quoique devenu mon garçon magasinier, je vais lui demander la permission de disposer en votre faveur de l'objet que vous convoitez.

Comme on le comprend, le mari accorde la permission sollicitée : l'objet fut présenté à l'aimable acheteur, qui s'empressa d'en demander le prix. Le prix, reprit la gracieuse marchande avec un sourire plein de charmante malice, il faut, vous l'avez dit, qu'il soit digne de l'ouvrage et surtout digne de l'ou-

Il y a, près du Casino, un hôtel excellent, l'Hôtel de Paris, dont le confortable est tel qu'on peut le comparer — toute proportion gardée, bien entendu — au Grand-Hôtel du boulevard des Capucines. Il appartient à M. Blanc, et M^{me} Blanc s'est amusée à le meubler elle-même, comme si elle eût dû l'habiter : elle a déployé en cette occasion toutes les ressources de ce goût délicat sans lequel il n'y a pas de véritable élégance. Là, tout est commode en même temps que recherché et l'Anglais le plus difficile à contenter n'aurait rien à y reprendre. Les lits sont larges, le linge est superbe, les armoires à glace sont en palissandre, les toilettes sont garnies comme il faut; il y a des tapis partout, des bronzes de Barbedienne sur toutes les cheminées, des fleurs au parfum enivrant dans l'escalier : pas un détail où ne se révèle l'intervention d'une femme distinguée.

C'est un ancien valet de chambre de M. Blanc, nommé Maurice, qui tient l'hôtel, et il le tient admirablement, non en maître d'hôtel mais en homme bien élevé qui reçoit.

Assurément, le seul Hôtel de Paris ne répondrait pas dans quelques années aux besoins de la population flottante de Monaco. Mais, je crois l'avoir déjà dit, M. Blanc fait construire un hôtel immense, un caravansérail magnifique.

De plus il va faire toute une rue dans laquelle les acquéreurs de terrain seront obligés de bâtir, sur un plan uniforme, de jolies maisons ne coûtant pas moins de 150,000 francs chacune.

On va élever aussi de grandes galeries vitrées, comme annexe au Casino. J'ai vu le plan et je suis bien certain que l'exécution ne s'en fera guère attendre, car on comprend qu'ordonnées par un homme aussi pourvu d'argent que M. Blanc, les choses aillent vite.

Le prince souverain rend pleine justice au restaurateur de la fortune de Monaco.

— « Notre ville deviendra très importante, m'a-t-il dit, et il est fort heureux que l'entreprise qui va la vivifier soit tombée entre les mains d'un homme comme M.

vrière. Que vaut l'ouvrage? Je le sais bien; mais c'est vous qui devez savoir ce que l'ouvrière mérite pour ses pauvres. Le cavalier était pris. Aussi s'exécuta-t-il grandement et de bonne grâce.

Un autre fait que je ne vous donne pas comme aussi certain que les précédents, par ce qu'il ne m'arrive point d'une source aussi sûre, le voici :

— Vous vendez de bien belles choses, disait un noble et jeune acheteur à une noble et jeune marchande, mais vous avez de bien plus belles choses encore que vous ne vendez pas. — Quoi donc? répond la marchande.

— Mais rien qu'un seul de vos cheveux vaut cent francs, reprend l'acheteur.

Un long cheveu noir, présenté par une main blanche, alla immédiatement remplacer dans le portemonnaie du jeune comte le billet qui passa dans la caisse de la jeune comtesse, c'est-à-dire des pauvres, et la marchande aux beaux cheveux qui a, sans doute, encore le cœur plus beau que les cheveux, de s'écrier : que ne puis-je les vendre tous à ce prix, au profit de la misère.

Un intérêt de plus a été ajouté à l'œuvre de M^{me} la comtesse de Thiennes, grâce au magnifique don que lui a fait M. de Dorlodot d'un superbe cheval, mis en loterie. S. A. R. et I. M^{me} la duchesse de Brabant et S. A. R. le comte de Flandre viennent de visiter le bazar de charité de M^{me} la comtesse de Thiennes et ont témoigné gracieusement la satisfaction que leur causaient le bon goût et le choix des objets, ainsi que la charmante disposition des étalages, à l'instar de ce qui s'est fait dernièrement à Londres, en un pareil cas, dans un des hôtels de l'aristocratie.

Les nouvelles du Mexique commencent à arriver dans les familles des volontaires du corps belge. J'ai sous les yeux une lettre adressée de Mexico à ses parents, par un volontaire, sous la date du seize janvier. Elle est assez inquiétante, et il serait vivement à désirer que l'on put démentir les renseignements qu'elle contient, afin de rassurer les familles. Notre volontaire se plaint particulièrement de la nourriture et de la

solde qui sont insuffisantes.

La population civile serait toujours armée et très hostile. Quand les soldats sortent, ils se gardent bien de pénétrer trop loin dans la ville et surtout de s'exposer dans des endroits où il y a peu de monde. Les mexicains tuent les soldats comme des mouches; ils frappent en traitres et disparaissent comme par enchantement. Quand on parvient à les arrêter, ils sont immédiatement condamnés à mort, mais le plus souvent on ne parvient pas à les atteindre.

Nous avons dès maintenant à Mexico un ministre plénipotentiaire et un consul. Il est à espérer qu'ils nous tiendront au courant, dans leurs rapports officiels, des faits de nature à intéresser non-seulement le commerce et l'industrie, mais l'armée et les familles qui ont envoyé leurs enfants au Mexique.

Notre expédition dans ce pays, est grosse d'incidents. A l'occasion de quelques interpellations faites par quelques membres de la Chambre des Représentants, le Ministre des Affaires Etrangères a assez mal mené l'armée. Selon ce Ministre nos officiers ont beaucoup moins la passion de la gloire que celle de l'embonpoint.

Mais, où veut-on que nos soldats se couvrent de gloire? Ils n'en ont jamais eu qu'une occasion, la grande bataille de *Risquons-Tout*: chacun y a noblement fait son devoir. Si nos lieutenants et nos sous-lieutenants dansent, si nos capitaines et nos majors mangent, boivent, jouent, est-ce leur faute? Que feriez-vous à leur place?

Avez-vous envie de déclarer la guerre à quelqu'un pour les utiliser? Cela ressemblerait assez au procédé de cet avare naïf qui avalait du poison pour ne pas le perdre. Si les soldats ne font rien, ce n'est certes pas à eux qu'il faut s'en prendre. Je me souviendrai longtemps de la rage concentrée avec laquelle un brave lieutenant me disait un jour: « Quel chien de métier que d'attendre, pour avancer, qu'un de vos supérieurs s'en aille d'indigestion! » Je soutiens que nos soldats n'y demandent pas mieux que de mourir au champ d'honneur; c'est le champ d'honneur qui leur manque. La conclusion toute personnelle que je tire de là,

le tribunal de simple police a condamné mon collaborateur Charles Bataille, ainsi que mon gendre Jouvin comme légalement responsable, à cinq francs d'amende, pour injures à l'adresse de M. de Biéville et sur la plainte de ce dernier.

Je regrette bien qu'on ne m'ait pas condamné en même temps à l'expatriation. Je patauge dans la neige depuis mon arrivée et je serais retourné avec empressement à Monaco: à moins pourtant que le tribunal, élevant la peine de cent degrés, ne m'eût infligé par surcroît l'obligation de lire tous les feuilletons de M. de Biéville; auquel cas j'aurais trouvé si pénible cette aggravation qu'avant de m'y soumettre j'aurais épuisé tous les degrés de juridiction.

Parlons sérieusement: il est utile de constater que le tribunal qui ordinairement ne connaît que des contraventions aux règlements de police vient d'être appelé à juger un délit de presse; que cette innovation a été provoquée par un homme qui vit de la presse et sans elle ne serait pas même le peu qu'il est; que le plaignant appartient à la rédaction d'un journal qui pose pour le libéralisme le plus avancé, d'un journal qui de temps en temps revendique, en des tartines magistrales, l'indépendance de la pensée; enfin que c'est à un de nos confrères que nous devons cette humiliation d'être assimilés aux femmes de chambre qui secouent les tapis par la fenêtre et aux Rigolette qui jettent leur pot de réséda sur la tête d'un passant.

Hier, en me couchant, j'ai ouvert le dernier volume des *Mémoires* de M. Guizot, et le hasard — qui procède presque toujours par séries — m'a fait tomber sur cet épisode du siège de Constantine:

« On parlait d'un assaut, et, tout en s'y préparant, le général Trézel disait à son jeune officier d'ordonnance: « M. de Morny, à qui il portait confiance et amitié: « Mon cher Morny, il n'y a pas un moyen humain d'entrer dans cette ville; plusieurs de nous seront tués sous ses murs; si je suis du nombre, ce qui est probable, tâchez de rapporter à ma femme ce qui restera de moi; vous trouverez dans ma poche un billet de 500 fr.; c'est à peu près tout l'argent que j'ai encore avec moi... »

« Hier, en me couchant, j'ai ouvert le dernier volume des *Mémoires* de M. Guizot, et le hasard — qui procède presque toujours par séries — m'a fait tomber sur cet épisode du siège de Constantine:

« On parlait d'un assaut, et, tout en s'y préparant, le général Trézel disait à son jeune officier d'ordonnance: « M. de Morny, à qui il portait confiance et amitié: « Mon cher Morny, il n'y a pas un moyen humain d'entrer dans cette ville; plusieurs de nous seront tués sous ses murs; si je suis du nombre, ce qui est probable, tâchez de rapporter à ma femme ce qui restera de moi; vous trouverez dans ma poche un billet de 500 fr.; c'est à peu près tout l'argent que j'ai encore avec moi... »

c'est que l'homme qui n'a pas de barbe n'a pas besoin de barbier, et que le peuple qui n'a pas de guerre n'a pas besoin de guerriers.

La mode est définitivement à l'hippophagie. On organise des banquets à Paris où l'on sert du consommé de cheval, des filets de poulains, des foies de jument truffés, des côtelettes d'étalons, etc. J'aime à le croire sur parole, mais il paraît que ces banquets donnent lieu à de petites critiques. Ainsi l'on se demande à Turin où ils se sont aussi introduits, si les hippophages découpent bien véritablement des jeunes poulains et non d'étriques rossinantes, attendu qu'on a plus de bénéfices à les vendre vivantes qu'à les manger.

M^{me} Marie Cabel continue à attirer la foule au théâtre royal de la Monnaie. On a mis à l'étude au théâtre des Galeries St-Hubert *le mousquet tire du roi*, drame nouveau en cinq actes, par MM. Paul Féval et Anicet Bourgeois. On dit le plus grand bien de cette nouvelle production des auteurs du *Bossu*. Le théâtre du Parc possèdera encore quelques jours M. Paul Bonlois que tout Bruxelles aura applaudi. On annonce pour être jouée prochainement, la comédie nouvelle en trois actes de MM. Barrière et Thiboust, intitulée: *les joirisses de l'amour*. Il y a toujours encombrement dans les théâtres des faubourgs. Le théâtre Molière, la jolie bonbonnière du faubourg d'Ixelles, a surtout la vogue.

GEORGES HENRI.

L'éruption du mont Etna, commencée le 30 janvier, a déjà créé deux fleuves de lave qui s'échappent d'un nouveau cratère du mont *Frumento*. De la ville de Catania, bâtie au pied de la montagne on aperçoit, le jour, d'épais nuages de fumée. La nuit le ciel est enflammé. On entend un grondement continu entremêlé d'explosions semblables aux coups de canon que l'on tire en mer. Tout le versant oriental de l'Etna est couvert de vignobles, d'orangers et d'amandiers. Toutes ces précieuses plantations sont menacées d'être anéanties.

Voici une intéressante relation d'un voyageur anglais

« Le général Trézel, chargé de l'attaque contre les postes d'El Kantura, s'approcha très près du rempart, ayant à côté de lui M. de Morny; la lune était claire; on tirait sur eux: Mon cher général, lui dit le jeune officier, si nous restons ici, nous serons infailliblement tués tous les deux; moi, ce ne serait pas une grande perte; mais si l'on devait donner l'assaut, ce serait un grand malheur que vous n'y fussiez pas. »

« ... A l'instant même, le général tombe la face contre terre; en se penchant vers lui, M. de Morny vit une tache de boue sur sa tempe, et, le croyant mort, il s'écria avec un mouvement d'humeur: « Allons, je le lui disais bien, le voilà tué pour n'avoir pas voulu m'écouter; quel absurde courage! »

« Comme il se disposait, à l'aide de quelques soldats, à le mettre dans une couverture pour emporter son corps, le général revint à lui en lui disant: « Eh bien! que s'est-il donc passé? » — « Comment, mon général, vous n'êtes pas mort? quel bonheur! » — « Je n'étais qu'évanoui; je ne pouvais parler; mais je vous ai entendu grogner et dire que j'étais mort. Je n'avais qu'une inquiétude, c'était d'être laissé là. »

J'ai lu cette page avec d'autant plus de plaisir qu'elle m'a rappelé ce que le prince de Monaco me disait, il y a peu de jours, touchant M. le duc de Morny, et m'a confirmé dans cette conviction que les grands caractères sont tout d'une pièce et que l'arbre n'est fertile en automne qu'à la condition d'avoir été fleuri au printemps.

M. Philippe Minghetti, frère du ministre, m'a raconté à Monaco une histoire très mouvementée, très dramatique — et vraie. Je me proposais de vous la raconter à mon tour. Mais je m'aperçois que cette causerie est déjà trop longue. J'ajourne donc à un numéro prochain les aventures de mon héros d'où, je l'espère bien, Dennery tirera cinq actes émouvants qui feront oublier le *Vieux Paris*.

A bientôt, mes chers lecteurs, le récit des malheurs, crimes et prouesses de mon brigand *Il Passatore*.

H. DE VILLEMESANT.

qui a visité le 9 février l'Etna : « Nous quittâmes Catane à 12 personnes, y compris trois dames et plusieurs guides. Nous étions bien pourvus de *plaid*s (manteaux). Marchant en une seule file dans les sentiers étroits de la montagne au milieu des vignobles et des orangers, nous arrivâmes au bout de 2 1/2 heures au sommet du mont *Crisimo*, situé à deux milles N. E. du mont *Framento*. Jusque là le temps avait été très beau, mais tout à coup nous fûmes enveloppés dans un épais brouillard. Mais notre bonne étoile voulut qu'il se dissipât bientôt. Nous reprîmes donc notre marche. Au sommet de la montagne un spectacle splendide nous attendait. Devant nous, à notre niveau, dans une direction S. O. se trouvait le mont *Framento* avec le nouveau cratère à sa base. Le cratère vomissait d'énormes flammes, de gigantesques pierres rougies, des scories, etc. Le bruit était étourdissant et la terre tremblait à chaque explosion nouvelle. La lave avait neuf courants. Tout brûlait devant elle. Par bonheur elle marche lentement. Il est possible que les villages de l'Etna soient épargnés. Cependant les habitants se hâtaient de combler les citernes, parce que le contact de la lave en ébullition avec l'eau engendre des explosions effrayantes qui portent la mort à de grandes distances ; 69 personnes avaient ainsi péri à *Bronte* en 1843. A la hauteur où nous nous trouvâmes, 7.000 pieds au-dessus du niveau de la mer, nous ressentîmes un grand froid. Après 14 heures nous rentrâmes à Catane où nous donnâmes à nos guides une rétribution de 50 francs. »

AUGUSTE MARCADE. — Rédacteur-Gérant.

CASINO DE MONACO.

Dimanche 12 Mars 1865

CONCERT

Sous la Direction de

M. ROSSE LOUIS

2 HEURES DE L'APRÈS-MIDI.

PROGRAMME.

Marche	FAUST.
Ouverture de la <i>Fête du village</i>	BOÏELDIEU.
Valse	GUNG'L.
Air de <i>Torquato Tasso</i>	DONIZETTI.
<i>Anna Bolena</i> , Ouverture	DONIZETTI.
Mazurka	DIAS.
Polka de Concert	STRAUSS de Vienne
Final	id.

8 HEURES DU SOIR.

SOLISTES. . . . MM. DELPECH, cornet à piston.
OUDSHOORN, violoncelliste.

Marche du <i>Tinhouiser</i>	R. WAGNER.
Ouverture du <i>Cheval de Bronze</i>	AUBER.
Valse (<i>Viener Complète</i>)	GUNG'L.
Fantaisie sur des motifs de <i>Lucrezia Borgia</i> , exécutée par M.	DELPECH.
<i>Zampa</i> , Ouverture	HÉROLD.
Fantaisie sur un thème russe et écossais, exécutée par M. Oudshoorn	FRANCHOMME.
<i>Kunstler-Caprice</i>	STRAUSS de Vienne
Final	id.

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO

Arrivées du 4 au 10 mars 1865.

MARSEILLE. b. <i>Deux amis</i> , c. Villaros,	m. d.
CETTE. b. <i>St-Dominique</i> , c. Carezzo,	vin
NICE. b. v. <i>Bull-Dog</i> , c. Flury,	en lest
ID. b. <i>Var</i> , c. Porcella,	m. d.
ID. b. <i>St-Joseph</i> , c. Pa maro,	id.
MENTON. brick g. <i>Elvire</i> , c. Putzi,	vin
NICE. b. v. <i>Bull-Dog</i> , c. Flury,	en lest
ID. b. v. <i>Palmaria</i> , c. Imbert,	id.
VINTIMILLE. b. <i>Solferino</i> , c. Sibono,	m. d.
TOULON. b. <i>Bianchetta</i> , c. Gustavino, pommes de tere	
NICE. b. v. <i>Palmaria</i> , c. Imbert,	m. id.
ID. b. v. <i>Bull-Dog</i> , c. Flury,	en lest
MENTON. b. <i>St-François</i> , c. Maziello,	douilles
NICE. b. v. <i>Bull-Dog</i> , c. Flury,	en lest

MARSEILLE. b. <i>St-Michel</i> , c. Masséna,	id.
NICE. b. <i>St-Sophie</i> , c. Gioan,	id.
ID. b. <i>Miséricorde</i> , c. Bellamo,	vin
ID. b. v. <i>Bull-Dog</i> , c. Flury,	en lest
ID. b. v. <i>Palmaria</i> , c. Imbert,	m. d.
ID. b. <i>Miséricorde</i> , c. Viale,	id.
ID. b. <i>Solferino</i> , c. Sibono,	id.

Départs du 4 au 10 mars 1865.

MENTON. b. <i>Deux amis</i> , c. Villaros,	m. d.
ID. b. <i>St-Dominique</i> , c. Carezzo,	vin
NICE. b. v. <i>Bull-dog</i> , c. Flury,	en lest
ID. b. v. <i>Palmaria</i> , c. Imbert,	m. d.
ID. b. <i>Var</i> , c. Porcella,	en lest
MENTON. b. <i>St-Joseph</i> , c. Palmaro,	m. d.
ID. brick g. <i>Elvire</i> , c. Putzi,	vin
NICE. b. v. <i>Bull-Dog</i> , c. Flury,	en lest
ID. b. v. <i>Palmaria</i> , c. Imbert,	id.
ID. b. <i>Solferino</i> , c. Sibono,	en lest
FINALE. b. <i>Bianchetta</i> , c. Gustavino, pommes de terre	
NICE. b. v. <i>Bull-Dog</i> , c. Flury,	en lest
ID. b. v. <i>Palmaria</i> , c. Imbert,	id.
MENTON. b. <i>St-François</i> , c. Maziello,	douilles
NICE. b. v. <i>Bull-Dog</i> , c. Flury,	id.
ID. b. v. <i>Palmaria</i> , c. Imbert,	id.
ID. b. v. <i>Bull-dog</i> , c. Flury,	en lest
ID. b. v. <i>Palmaria</i> , c. Imbert,	id.
MENTON. b. <i>St-Michel</i> , c. Masséna,	m. d.
NICE. b. v. <i>Bull-Dog</i> , c. Flury,	en lest.
ID. b. v. <i>Palmaria</i> , c. Imbert,	id.
MENTON. b. <i>St-Sophie</i> , c. Gioan,	m. d.
ID. b. <i>Miséricorde</i> , c. Bellamo,	vin

id.	NICE. b. v. <i>Bull-Dog</i> , c. Flury	en lest
id.	NICE b. v. <i>Palmaria</i> , c. Imbert,	id.
vin	VINTIMILLE. b. <i>Solferino</i> , c. Sibono,	m. d.

DATES	THERMOMÈTRE CENTIGRADE			ÉTAT ATMOSPHERIQUE	VENTS
	8 HEURES	MIDI	2 HEURES		
5 mars	12	14	14	beau	vent
6 »	10	13	12	id.	nul.
7 »	10	12	13	id.	id.
8 »	10	11 5/10	12	id.	id.
9 »	9 5/10	13	14	id.	id.
10 »	11	13	13	id.	id.
11 »	12	14	14	id.	id.

La *Monographie des Hémorrhoides*, par le docteur LEBEL, opère aujourd'hui une véritable révolution dans la presse médicale. Il n'est question que de guérisons bien authentiques d'une maladie réputée incurable. — 4 vol. in-8°, prix : 4 fr. en timbres, 14, rue de l'Echiquier, Paris. Consultat. — *Affranchir.* 26-12

Un album qui ne manque pas d'originalité, est celui que M. Bracke fait paraître tous les ans, aux étrennes et à la saison des bains, sous le titre des *Caricatures Parisiennes*. Celui de 1865 est en vente chez tous les Libraires. Il renferme une foule de renseignements utiles au commerce, à l'industrie, aux touristes, et de plus un million de caricatures par nos premiers dessinateurs. — Prix : 5 fr., reçu *franco*, chez l'éditeur, rue Lamartine, 34, à Paris.

CORRESPONDANCE

ENTRE NICE ET MONACO

A partir du 15 Février 1865

LE SERVICE DES BATEAUX A VAPEUR

Aura lieu de la manière suivante :

DÉPARTS DE NICE :			DÉPARTS DE MONACO :		
1 ^{er} départ	9 h. du matin	(<i>Bull-Dog</i>)	1 ^{er} départ	11 h. du matin	(<i>Bull-Dog</i>)
2 ^{me} id.	11 h. .	(<i>Palmaria</i>)	2 ^{me} id.	1 h. du soir	(<i>Palmaria</i>)
3 ^{me} id.	1 h. du soir	(<i>Bull-Dog</i>)	3 ^{me} id.	4 h. .	(<i>Bull-Dog</i>)
4 ^{me} id.	4 h. .	(<i>Palmaria</i>)	4 ^{me} id.	10 h. 1/2	(<i>Palmaria</i>)

PRIX DE LA TRAVERSEE (EMBARQUEMENT ET DÉBARQUEMENT COMPRIS) :

Sur le BULL-DOG 2 fr. ; — sur la PALMARIA 4 fr. 50 cent.

Les Billets de passage sont délivrés au bureau de l'Agence situé sur le Port.

Des omnibus spéciaux partant du quai du Pont-Neuf, à côté du Café de l'Univers sont affectés à desservir chaque Départ et chaque arrivée des bateaux.

SERVICE EN VOITURES

DÉPART CHAQUE JOUR : { DE NICE, à 10 heures du matin.
DE MONACO, à 8 id.

Le bureau des voitures est situé quai du Pont-Neuf, à côté du Café de l'Univers.

CORRESPONDANCE ENTRE MONACO & MENTON

DEUX DÉPARTS CHAQUE JOUR { De Monaco à 8 h. du matin et à 3 h. de l'après-midi.
EN VOITURE. { De Menton à 11 id. et à 5 h. id.

Prix de la place : 2 Francs. — Bureau à Menton aux Messageries Impériales.